

Socio poétiques



Pour citer cet article :

Julie LEMAIRE, « De l'affaire Dreyfus à l'affaire Albertine. Sociopoétique du complot dans *À la recherche du temps perdu* », *Sociopoétiques* [En ligne], 9 | 2024,

URL : <http://revues-msh.uca.fr/sociopoetiques/index.php?id=2143>

DOI : <https://dx.doi.org/10.52497/sociopoetiques.2143>



La revue *Sociopoétiques* est mise à disposition selon les termes de la Licence Creative Commons Attribution 4.0 International.

L'Université Clermont Auvergne est l'éditeur de la revue en ligne *Sociopoétiques*.



DE L’AFFAIRE DREYFUS À L’AFFAIRE ALBERTINE.
SOCIOPOÉTIQUE DU COMLOT DANS À LA RECHERCHE
DU TEMPS PERDU

*From the Dreyfus Affair to the Albertine Affair. Sociopoetics of
conspiracy in À la recherche du temps perdu*

Julie LEMAIRE

CELIS, Université Clermont Auvergne

Résumé : La France de la Belle Époque est marquée par un climat d’« espionnite » qui voit se multiplier les chasses aux traîtres. Nous voudrions ici montrer comment ce discours social s’infiltré dans *À la recherche du temps perdu* pour alimenter à la fois un imaginaire et une poétique du complot. Cet imaginaire est d’abord celui des complotistes de salon qui, entre l’affaire Dreyfus et l’affaire Eulenburg, ont fort à faire en la matière. C’est aussi celui du narrateur persuadé d’être au cœur d’une conspiration – mais peut-être s’agit-il plutôt d’un tour que lui joue son imagination – qui transforme le roman en récit de détection aux allures parfois paranoïaques. Gagné à son tour par le soupçon, le lecteur doit lui aussi se transformer en détective, à la recherche de ces traces qui font la trame du récit complotiste. Plus généralement, étudier l’imaginaire proustien du complot permet de mettre au jour un certain nombre d’interactions dans une société qui semble elle aussi entrée dans l’ère du soupçon, atomisée en « petits clans » qui fonctionnent sur le modèle des sociétés secrètes.

Abstract: French Belle Époque is characterized by a spy mania. During this time, fights against traitors are multiplying. In this article, we would like to show how this social discourse gets into Proust’s novel À la recherche du temps perdu and fuels at the same time an imagination and a poetics of the conspiracy. First, this imagination belongs to armchair conspiracists. Between Dreyfus affair and Eulenburg affair they have indeed a lot to do. This imagination belongs then to the narrator, who is convinced that he is at the heart of a conspiracy, which turns the novel into a paranoid detective story. But he is perhaps the victim of a trick played on him by his imagination. Affected in turn by suspicion, the reader must also become a detective, in search of the traces that form the frame of the conspiracy narrative. More generally, the analysis of the Proustian imagination of conspiracy brings to light a number of interactions concerning a society that also seems to have entered the age of suspicion, fragmented into “little clans” that operate on the model of secret societies.

Mots-clés : Proust (Marcel), « théories du complot », imaginaire de la société secrète, espionnage, enquête, soupçon, rhétorique paranoïaque, sociopoétique

Keywords: Proust (Marcel), “conspiracy theories”, imagination of secret societies, espionage, investigation, suspicion, paranoid rhetoric, sociopoetics

La France de la Belle Époque voit se développer une véritable chasse aux espions, qui commence au lendemain de la défaite de 1870 pour atteindre son point culminant durant la Première Guerre mondiale. Elle est marquée par un certain nombre d'affaires retentissantes qui participent pleinement à entretenir ce climat d'« espionnite », tout comme une presse d'opinion alors en plein essor. Le 15 octobre 1894, c'est le capitaine Dreyfus, accusé à tort d'espionnage au profit de l'Allemagne, qui est arrêté. L'affaire déchaîne les passions antisémites – à commencer par celles d'Édouard Drumont –, réactivant le vieux fantasme du Juif traître à la patrie. En 1907, le prince von Eulenburg, un proche conseiller de l'empereur Guillaume II, est accusé par Maximilien Harden, un polémiste d'origine juive converti au protestantisme et à l'antisémitisme, d'être au cœur d'un vaste « lobby » homosexuel qui, non content de corrompre les mœurs en vigueur à la Cour impériale, exercerait une influence délétère sur la politique allemande, de par sa francophilie et son pacifisme. Les échos de cette dernière affaire parviennent jusque dans les colonnes de *La Libre Parole* où Léon Daudet établit un lien pour le moins occulte entre Maximilien Harden et le capitaine Dreyfus, le procès intenté à Eulenburg n'étant rien d'autre à ses yeux que le fruit d'une machination judéo-maçonnique¹. Ils parviennent surtout jusqu'à Proust qui, à plusieurs reprises dans *La Recherche*, mentionne le nom d'Eulenburg, de même que ceux de Dreyfus ou de Caillaux, cet ancien président du Conseil faussement accusé d'avoir collaboré avec l'ennemi allemand.

Les salons proustiens offrent ainsi une caisse de résonance ironique à un certain nombre de « théories du complot », les soupçons se portant tour à tour – au gré du kaléidoscope social et de l'évolution des mentalités – sur le Juif, l'homosexuel ou le « Boche ». Mais *La Recherche* voit aussi se former d'autres conspirations fictives, au sein même de la diégèse, le cercle des comploteurs se nouant alternativement autour des Verdurin, passés maîtres dans l'art du conciliabule et de l'assassinat ciblé, ou de Rachel, quand elle cherche à exécuter une rivale. Moins que d'une théorie, le complot semble alors procéder d'un certain nombre d'interactions sociales qui informent le récit. Il est enfin un autre type de complot dans *La Recherche*, sans doute le plus intéressant dans la mesure où il vient jeter la suspicion sur la narration même : celui-ci se joue autour du narrateur, persuadé d'être au centre d'une conspiration imaginaire menée tantôt par Albertine, tantôt par ses parents. De ce point de vue, on pourrait lire le roman de Proust moins comme un roman du complot que comme un roman complotiste. C'est cette triple machination qu'il s'agira ici d'interroger, dans son fonctionnement social mais aussi poétique. Nous en démonterons les ressorts tour à tour rhétoriques, romanesques et sociologiques.

1. Léon Daudet, « Le Complot juif en Allemagne », *La Libre Parole*, 24 novembre 1907. Pour une analyse de l'article de Daudet, voir la thèse de Yuji Murakami, « L'affaire Dreyfus dans l'œuvre de Marcel Proust », thèse en littérature et civilisation françaises, Université Paris-Sorbonne, 2012, p. 279-281.

Le complot et ses « théories » dans *La Recherche* : exégèse d'un discours social

Pour commencer, il faut s'intéresser aux ressorts topiques et rhétoriques de l'imaginaire du complot tel qu'il circule dans *La Recherche*. Ils reposent pour l'essentiel sur l'idée selon laquelle « rien n'est tel qu'il paraît être² ». On ne s'étonnera pas dès lors de retrouver au cœur des fantasmes conspiratoires qui hantent le récit le *topos* de la société secrète, ce monde invisible qui double le monde visible de sa trame cachée. Ce motif alimente la rhétorique antisémite des salons où les « Juifs et les sectateurs du condamné » – en l'occurrence Dreyfus – sont accusés par le duc de Guermantes d'être « tous unis secrètement³ », c'est-à-dire de former une sorte d'État dans l'État, un « Syndicat⁴ », dont Bloch et Swann constitueraient les émissaires secrets. Selon une argumentation déjà rodée par Édouard Drumont⁵, le Juif est alors vu comme un espion, un traître et surtout un mauvais Français, pour citer d'autres accusations portées contre Swann⁶ ou Bloch⁷. Dans leur cas, on peut même affirmer qu'ils ont doublement trahi : la France et la bonne société qui les a accueillis en son sein. Pour le marquis de Cambremer, l'affaire Dreyfus n'est ainsi rien d'autre qu'« une machine étrangère destinée à détruire le Service des renseignements, à briser la discipline, à affaiblir l'armée, à diviser les Français, à préparer l'invasion », et ce avec la complicité des littérateurs de l'époque, car, selon sa femme, c'est certain « M. Reinach et M. Hervieu sont de mèche⁸ ».

Le *topos* de la société secrète sert également de point de départ au rapprochement qui est fait par le narrateur entre le Juif et l'inverti, ces deux races maudites, obligées de se cacher pour survivre. Reprenant à son compte une information initialement livrée par Charlus, ce dernier révèle au lecteur l'existence d'une véritable « franc-maçonnerie [...] qui compte dans ses rangs en ce moment quatre souverains de l'Europe⁹ », tirant

-
2. Pierre-André Taguieff, *La Foire aux Illuminés. Ésotérisme, théorie du complot, extrémisme*, Paris, Mille et une nuits, 2005, p. 129.
 3. Marcel Proust, *Sodome et Gomorrhe* (1921-1922), Paris, Gallimard, « Folio classique », 1989, p. 77 et p. 79.
 4. Marcel Proust, *Le Côté de Guermantes* (1920-1921), Paris, Gallimard, Folio classique, 1988, p. 239. On retrouve également cette expression dans la bouche de Swann qui en fait un usage ironique (*Sodome et Gomorrhe*, *op. cit.*, p. 96).
 5. Voir notamment Cédric Passard, « Pensée du complot et imaginaire judéophobe chez Édouard Drumont », in *Les Rhétoriques de la conspiration*, Emmanuelle Danblon et Loïc Nicolas (dir.), Paris, CNRS Éditions, 2010, p. 196-217 [En ligne] URL : <https://books.openedition.org/editions-cnrs/16292?lang=fr>.
 6. Marcel Proust, *Sodome et Gomorrhe*, *op. cit.*, p. 77.
 7. Marcel Proust, *Le Côté de Guermantes*, *op. cit.*, p. 278. Au narrateur qui affirme que Bloch est français, Charlus déclare : « Ah ! [...] j'avais cru qu'il était juif » avant de défendre le paradoxe selon lequel Dreyfus n'a commis aucun crime contre sa patrie puisqu'il n'a rien à voir avec la France.
 8. Marcel Proust, *La Prisonnière* (1923), Paris, Gallimard, « Folio classique », 1989, p. 224. Joseph Reinach (1856-1921), homme politique et publiciste est un fervent dreyfusard. Paul Hervieu (1857-1925), révisionniste lui aussi est un romancier et un auteur dramatique.
 9. Marcel Proust, *Le Côté de Guermantes*, *op. cit.*, p. 280-281.

en sous-main les ficelles de la politique européenne, « une franc-maçonnerie bien plus étendue, plus efficace et moins soupçonnée que celle des loges¹⁰ », enjambant les nations pour pénétrer les « clubs les plus fermés¹¹ » de la société. On aura reconnu là le portrait du Juif tel qu'il s'esquisse dans *La Libre Parole*. On se gardera bien toutefois de conclure à l'antisémitisme de Proust¹², tant les traîtres semblent interchangeable dans *La Recherche*. Dans *Le Temps retrouvé*, c'est Charlus qui est accusé de trahir la patrie¹³, en raison de ses origines prussiennes ou autrichiennes – on ne sait jamais bien en matière de complot.

Derrière les délires conspirationnistes qui entourent le Juif, le Prussien ou l'inverti on trouve aussi l'idée que « rien n'arrive par accident¹⁴ », autrement dit que tout a une cause, que tout peut être expliqué. Le monde retrouve alors sa cohérence, sa « lisibilité¹⁵ ». Il en est ainsi lorsque Mme Verdurin réalise – ou feint de réaliser – que Charlus n'est sans doute qu'un espion chargé par les Allemands de préparer l'installation d'une base militaire dans sa propriété. « Il y avait des choses qui m'étonnaient et que maintenant je comprends¹⁶ », affirme-t-elle ainsi l'air perspicace, comme si le cours des événements, chamboulé par la guerre, retrouvait un sens. Telle est également, selon Charlus, la force de l'inversion qui doit permettre au narrateur de comprendre « l'enchaînement » de « certains événements », et même de lire dans « le passé » et « l'avenir »¹⁷. L'homosexualité devient ainsi la cause unique qui permet de tout expliquer, à commencer par l'alliance entre le tsar Ferdinand de Cobourg, prince de Bulgarie, et l'empereur Guillaume¹⁸.

Cette dernière explication, jugée « puérule » par le narrateur, semble toutefois moins relever d'une pensée rationnelle, soucieuse d'apporter des preuves de ce qu'elle avance, que d'une pensée mythique, voire magique. Il en est de même lorsque le baron accuse le père de Bloch de s'être rendu coupable d'une « profanation » qu'il qualifie de « diabolique » en rachetant La Commanderie, anciennement propriété des chevaliers de l'Ordre de Malte auquel il appartient¹⁹. Il renoue ainsi avec ce vieux fond d'antisémitisme médiéval qui reproche aux Juifs de profaner des hosties

10. Marcel Proust, *Sodome et Gomorrhe*, *op. cit.*, p. 18.

11. *Ibid.*, p. 33.

12. Sur le supposé antisémitisme de Proust, référé à une forme de haine de soi, voir l'ouvrage récent d'Antoine Compagnon qui montre que cette réception relève au mieux de l'anachronisme au pire du contresens historique. Antoine Compagnon, *Proust du côté juif*, Paris, Gallimard, « Bibliothèque des Histoires », 2022.

13. Marcel Proust, *Le Temps retrouvé* (1927), Paris, Gallimard, « Folio classique », 1990, p. 72.

14. Pierre-André Taguieff, *La Foire aux illuminés. Ésotérisme, théorie du complot, extrémisme*, *op. cit.* p. 128. Tel est pour Taguieff le second invariant du récit conspirationniste.

15. *Ibid.*, p. 84. « Ceux qui croient au complot sont en vérité des nostalgiques de la lisibilité du monde. Ils retrouvent un substitut inversé de "ciel étoilé" dans les ténèbres et les bas-fonds de l'histoire ».

16. Marcel Proust, *Le Temps retrouvé*, *op. cit.*, p. 72-73.

17. Marcel Proust, *Le Côté de Guermantes*, *op. cit.*, p. 277.

18. Marcel Proust, *Le Temps retrouvé*, *op. cit.*, p. 95.

19. Marcel Proust, *Sodome et Gomorrhe*, *op. cit.*, p. 491.

en les faisant bouillir²⁰ ou, pire encore, « d'égorger les enfants chrétiens²¹ ». Bien qu'il ne faille pas être totalement dupe des accusations de Charlus – la mesure de son antisémitisme doit en effet être ramenée à celle de son attirance contrariée pour Bloch – celles-ci n'en jouent pas moins sur des ressorts particulièrement archaïques caractéristiques de nombreux récits conspiratoires²², puisant à cette haine sans réelle cause qui, au Moyen Âge, rendait les Juifs responsables des épidémies de peste, selon une pseudo-logique qui est celle du bouc émissaire. De fait, pour le narrateur, les théories qui constituent le Juif ou l'Allemand en traîtres ne sont rien d'autre qu'une ruse de l'intelligence visant à légitimer des phénomènes de « haines » collectives, où l'ennemi est ravalé au rang de « bête féroce²³ ».

La recherche obsessionnelle de causes semble en outre conduire dans *La Recherche* à une forme de paranoïa, dont le politologue américain Richard Hofstadter²⁴ a montré qu'elle était constitutive de la mentalité complotiste, radicalisant ainsi la pratique du doute et du soupçon au fondement de la rationalité des Lumières. Dans *La Recherche*, cette raison devenue folle ne semble même pas avoir besoin du peu de causes précises que lui fournissaient encore la germanophobie ou l'antisémitisme pour s'exercer. Elle est à l'œuvre lorsque Charlus se répand en « griefs imaginaires » contre Mme de Villeparisis qu'il soupçonne de s'être alliée avec des hommes d'affaires pour « monter contre lui tout un complot²⁵ ». Cette rationalité délirante est surtout celle de tante Léonie, enfermée à double tour dans sa propre « guérite mentale²⁶ » d'où elle projette toutes sortes de conspirations, faisant tenir le rôle du traître tantôt à Eulalie, tantôt à Françoise²⁷. Cette dernière est du reste persuadée, elle aussi, qu'elle vit entourée de « mouchards », ne voyant « partout que “jalousies” et “racontages” » qui jouent dans son imagination le même rôle que « les intrigues des jésuites ou des juifs » pour

20. *Ibid.*, p. 492.

21. Marcel Proust, *À l'ombre des jeunes filles en fleurs* (1919), Paris, Gallimard, « Folio », 1988, p. 465. L'accusation est ici à mettre au débit d'Albertine.

22. Voir à ce sujet l'ouvrage de Léon Poliakov, *La Causalité diabolique* (1980-1985), Paris, Calmann Lévy, 2006, p. 16-17. S'appuyant à la fois sur les travaux de l'anthropologue Lucien Lévy-Bruhl sur la mentalité primitive et sur ceux de Piaget sur la mentalité infantile, il montre que la profanation d'hostie ou le meurtre rituel relèvent d'une « causalité diabolique », mettant ainsi en œuvre une pensée de type magique ou mythique que l'on retrouve dans la plupart des récits complotistes. Cette causalité magique dissimule alors mal les mécanismes accusatoires mis en évidence par René Girard dans *Le Bouc émissaire* (Paris, Bernard Grasset, 1982).

23. Marcel Proust, *Le Temps retrouvé*, *op. cit.*, p. 220.

24. Richard Hofstadter, *Le Style paranoïaque. Théories du complot et droite radicale en Amérique (The Paranoid Style in American Politics, and Other Essays, 1965)*, trad. Julien Charnay, Paris, François Bourin éditeur, 2012, p. 82. Pour Hofstadter, théorie du complot et paranoïa procèdent toutes deux d'une pensée qui se veut plus cohérente que le réel même, accumulant méticuleusement les faits pour confirmer leur postulat de départ.

25. Marcel Proust, *Le Côté de Guermantes*, *op. cit.*, p. 258-259.

26. Selon une expression d'Anne Simon dans *Proust ou le réel retrouvé*, Paris, Presses universitaires de France, 2000, p. 26.

27. Marcel Proust, *Du Côté de chez Swann*, *op. cit.*, p. 191.

d'autres²⁸. Le complot semble ici étendre sa sphère d'action à mesure qu'il se fait plus vague, devenant non seulement sans cause mais aussi sans objet précis.

À ce titre, il touche jusqu'à la narration elle-même, atteinte par une forme de paranoïa, celle du narrateur, dont l'enfermement mental n'a rien à envier à celui de tante Léonie – lui qui écrit depuis la chambre où il est confiné. Au cœur de cette nouvelle conjuration, il y a Albertine, accusée de haute trahison comme « une femme qui [lui] eût caché qu'elle était d'un pays ennemi²⁹ ». La paranoïa du narrateur peut rappeler la psychose qui frappe Swann, convaincu d'être victime d'« une conspiration universelle [...] à laquelle tous participent cruellement et qui consiste, tandis que son amie va de l'un à l'autre, à lui tenir sur les yeux un bandeau qu'il fait perpétuellement effort pour arracher sans y réussir, car tout le monde le tient aveuglé³⁰ ». Au mépris de toutes les apparences, le narrateur en vient même à conjecturer que Saint-Loup aurait organisé dans son dos « tout un complot pour [le] séparer d'Albertine³¹ ». Se réactive ainsi « ce vieux désir de résistance à un complot imaginaire tramé contre [lui] par [ses] parents (qui se figuraient qu'[il] serai[t] bien forcé d'obéir)³² » au cœur de la scène du coucher. Ses fantasmes complotistes pourraient bien dès lors témoigner d'une mentalité restée en enfance (à l'instar de certains raisonnements de Charlus). Ces mécanismes de pensée infantiles se manifestent notamment lorsque le protagoniste pénètre pour la première fois dans le salon de la duchesse de Guermantes. Victime de sa naïveté, et d'une sorte d'enchantement que le narrateur dissipe en soulignant que ses soupçons du moment étaient absurdes, le héros a alors l'impression qu'après son départ le grand monde se constituera en « comité secret » pour mener à bien « la vie mystérieuse du faubourg Saint-Germain³³ ». Le complotiste apparaît ici pour ce qu'il est : un malade de l'imagination, soucieux de réenchanter un monde qui ne l'est plus.

Le complot, moteur du romanesque ? *La Recherche* et l'imaginaire des sociétés secrètes

Les représentations du complot ne nourrissent pas uniquement des projections sociales dans *La Recherche* : elles alimentent aussi – *via* la conscience paranoïaque du narrateur et les fantasmes qu'elle génère – tout un imaginaire romanesque. Le motif du complot pourrait dès lors surtout servir à produire une fiction qui emprunte aussi bien aux

28. Marcel Proust, *À l'ombre des jeunes filles en fleurs*, *op. cit.*, p. 56.

29. Marcel Proust, *Albertine disparue* (1925), Paris, Gallimard, « Folio », 1992, p. 109.

30. Marcel Proust, *La Prisonnière*, *op. cit.*, p. 288. Cette conspiration est décrite dans *Du Côté de chez Swann* (*op. cit.*, p. 487-488) : Swann soupçonne alors Odette de le tromper avec tout le monde : le prince des Laumes, M. d'Orsan, l'ensemble de ses domestiques, le grand-père du narrateur, Bergotte, et même Charlus,

31. Marcel Proust, *Albertine disparue*, *op. cit.*, p. 57.

32. *Ibid.*, p. 231. Le narrateur est alors persuadé que sa mère l'a empêché de rencontrer la baronne Putbus à Venise.

33. Marcel Proust, *Le Côté de Guermantes*, *op. cit.*, p. 526-527.

codes du roman policier qu'à ceux, plus spécifiques, du roman noir³⁴, ou encore aux figures du secret au centre du roman d'espionnage³⁵. On comprend mieux dès lors l'attrance du romancier pour les lieux cachés, au premier rang desquels figurent Venise³⁶ avec ses mystérieux « *campos* » et ses ruelles tortueuses, ainsi que le Grand Hôtel de Balbec et son « labyrinthe de couloirs, de cabinets secrets » qui – selon le narrateur – satisfait le goût « oriental » de Nissim Bernard – à moins que ce ne soit son goût de « juif » ou d'« inversi » – pour les détours³⁷. C'est sans compter l'hôtel de Jupien auquel on accède par un nouveau lacs de ruelles obscures et labyrinthiques, grâce à un mystérieux « Sésame », afin d'y célébrer « les rites secrets » de l'inversion³⁸. « Dans les ténèbres des catacombes » se côtoient un député de l'Action libérale – le col du manteau relevé, le chapeau rabattu sur les yeux pour mieux protéger son anonymat – des apaches, un prêtre ainsi que nombre d'hommes « riche[s] et aristocratiques »³⁹, selon un nivellement des conditions sociales dont Georg Simmel montre qu'il est propre au fonctionnement des sociétés secrètes⁴⁰. Le lieu semble ainsi reprendre tous les éléments qui pour Raoul Girardet font la « mythologie » du complot⁴¹, puisant à un imaginaire de roman-feuilleton, le même qui nourrit la rhétorique complotiste d'un Édouard Drumont à l'époque de Proust. Il dessine les contours d'un espace placé, comme chez Balzac⁴² – le Balzac de l'*Histoire des treize*, qui sert de livre de chevet à Charlus⁴³ –, sous le signe de l'obscurité mais aussi de la profondeur. Chez Proust, cet imaginaire ne reste toutefois pas cantonné aux souterrains, il contamine aussi la surface. Charlus ne propose-t-il pas en effet au novice qu'est le personnage

-
34. Le roman noir constitue un sous-genre du roman policier – au même titre que le roman à énigme ou le roman à suspense – où la dimension sociale du crime prévaut sur l'enquête et la recherche du criminel. *Une ténébreuse affaire* (1843) de Balzac et *Les Mystères de Paris* (1842-1843) d'Eugène Sue constituent de ce point de vue des précurseurs du genre. Le terme a aussi servi à désigner à l'origine le roman gothique, apparu en Angleterre à la fin du XVIII^e siècle. Cette veine plus surnaturelle est illustrée notamment par les romans d'Ann Radcliffe (*The Mysteries of Udolpho*, 1794) ou d'Horace Walpole (*The Castle of Otranto*, 1764).
35. Pour une vue d'ensemble, voir Gabriel Veraldi, *Le Roman d'espionnage*, Paris, Presses universitaires de France, « Que-sais-je ? », 1983.
36. Marcel Proust, *Albertine disparue*, *op. cit.*, p. 230.
37. Voir notamment Marcel Proust, *Sodome et Gomorrhe*, *op. cit.*, p. 239.
38. Marcel Proust, *Le Temps retrouvé*, *op. cit.*, p. 107, p. 139 et p. 141.
39. *Ibid.*, p. 123-124, p. 135 et p. 142.
40. Pour Georg Simmel, ce nivellement des conditions est inhérent au fonctionnement des sociétés secrètes. « Le secret et la société secrète » (« Das Geheimnis und die geheime Gesellschaft », 1908), in *Sociologie. Études sur les formes de la socialisation*, trad. Sibylle Muller, Paris, Presses universitaires de France, « Quadrige », 1999, p. 403.
41. Raoul Girardet, *Mythes et mythologies politiques*, Paris, Points, « Points histoire », 1986, p. 33-34.
42. Voir à ce sujet l'article de Rebecca Sugden « Balzac et les espaces ténébreux du complot : *plot*, pouvoir et profondeur dans *Une ténébreuse affaire* », in *Secrets, complots, conspirations*, Christian Chelebourg et Antoine Faivre (dir.), Cadillon, Le Visage Vert, 2021, p. 151-164.
43. Marcel Proust, *Le Côté de Guermantes*, *op. cit.*, p. 548.

de lui procurer le « Sésame » qui lui permettra de « descendre dans le monde⁴⁴ », légitimant ainsi tous ses fantasmes ? Le visible et l'invisible semblent ainsi brouiller leurs frontières, suggérant, nous le verrons par la suite, que les deux sociétés sont sans doute moins étanches qu'elles ne le paraissent.

Dans cette atmosphère trouble, le lecteur de Proust est en outre amené à côtoyer un certain nombre de ces agents doubles dont fourmillent aussi bien les fictions du complot que les romans d'espionnage qui se développent au tournant du xx^e siècle⁴⁵. Au premier rang d'entre eux figure Swann, lorsqu'il surgit de l'ombre⁴⁶ au début du récit, s'introduisant incognito chez les parents du narrateur – loin de soupçonner qu'ils accueillent chez eux non pas un « célèbre brigand » mais un des membres les plus éminents du faubourg Saint-Germain⁴⁷ – tel un espion, ou selon un stéréotype antisémite largement répandu tel un Juif menant à bien son entreprise d'infiltration souterraine. Cette obscurité pourrait annoncer celle qui entoure Charlus, explicitement assimilé à un espion lors de sa première apparition⁴⁸. Avec son regard oblique qui semble épier le narrateur tout en feignant de ne pas le voir, un « regard en coup de sonde » qui donnerait presque l'impression qu'il est un « policier en mission secrète⁴⁹ », s'il n'était lui-même surveillé par la police, comme on l'apprendra plus tard⁵⁰, le personnage semble alors tout droit sorti de quelque roman d'espionnage. Ses yeux baissés pourraient tout aussi bien faire de lui un « jésuite⁵¹ », comme le suggère le narrateur dans *Sodome et Gomorrhe*. Cette double métaphore sert aussi à qualifier Albertine, dont le visage a « la fourberie d'une espionne » lorsqu'il est vu sous un certain angle⁵², *a fortiori* quand elle tente de nier sa relation avec Andrée, retournant, selon le récit, « jésuitiquement » les arguments du narrateur contre lui⁵³. La double comparaison fait ainsi naître dans l'imagination du lecteur un autre roman du complot⁵⁴, qui vient redoubler celui imaginé par le narrateur.

Si le roman proustien trouve dans la « mythologie » du complot un répertoire d'images où puiser son inspiration – en l'occurrence bien sombre –, celui-ci pourrait bien aussi offrir une clé herméneutique pour lire *La Recherche*. Si l'on en croit Carlo Ginzburg, l'œuvre de Proust serait en effet « construit[e] selon un rigoureux

44. *Ibid.*, p. 283.

45. Voir à ce sujet Gabriel Veraldi, *Le Roman d'espionnage*, *op. cit.*

46. Marcel Proust, *Du Côté de chez Swann*, *op. cit.*, p. 63 et p. 68.

47. *Ibid.*, p. 65.

48. Marcel Proust, *À l'ombre des jeunes filles en fleurs*, *op. cit.*, p. 319. Plus exactement, Charlus est décrit comme un fou ou un espion.

49. *Ibid.*, p. 321.

50. Marcel Proust, *Sodome et Gomorrhe*, *op. cit.*, p. 256.

51. *Ibid.*, p. 451.

52. Marcel Proust, *La Prisonnière*, *op. cit.*, p. 91.

53. Marcel Proust, *Albertine disparue*, *op. cit.*, p. 203.

54. Voir *Le Juif errant* (1844-1845) d'Eugène Sue ou *Le Cimetière de Prague* (*Il Cimitero di Praga*, 2010) d'Umberto Eco où les jésuites sont décrits comme une société secrète.

paradigme indiciaire⁵⁵ », celui-là même qui est souvent à la source des hypothèses conspirationnistes, s'efforçant – tel Sherlock Holmes ou le chasseur-cueilleur des temps primitifs⁵⁶ – de reconstituer la trame d'un récit dont elles n'ont que la trace. Nombreux sont d'ailleurs les lecteurs de Proust à avoir mené l'enquête⁵⁷, suivant la piste ouverte par Ginzburg. Le point de départ de cette enquête se situerait là encore du côté de la chambre de tante Léonie, affairée à guetter sur le visage de Françoise les signes de sa culpabilité imaginaire, « comme la bête et le chasseur⁵⁸ ». Elle initie ainsi une entreprise de déchiffrement qui sera aussi celle du narrateur lorsqu'il se transformera non pas en chasseur mais en détective, usant de tous les subterfuges du genre policier – interrogatoires, filatures⁵⁹, informateurs, expertises graphologiques⁶⁰ – pour mener à bien ses investigations sur Albertine, comme Swann l'avait fait en son temps avec Odette⁶¹. À travers Albertine, il s'agit aussi de reconstituer la trame du réseau gomorrhéen, en décodant les signes – plus cabalistiques⁶² encore que ceux utilisés par les sodomites⁶³ – dont il use pour rallier ses membres dispersés et renouer ainsi les fils de son immense pelote⁶⁴.

La paranoïa du narrateur pourrait bien naître de cette enquête qui, selon un diagnostic opéré par Luc Boltanski à partir de romans policiers de la même époque, se prolonge au-delà des limites du raisonnable⁶⁵, le conduisant à voir des sodomites, et plus encore des gomorrhéennes, partout – ce que confirme à bien des égards la lecture du roman, où le nombre de personnages appartenant à ces deux sociétés parallèles

-
55. Carlo Ginzburg, « Traces. Racines d'un paradigme indiciaire » (« Spie. Radici di un paradigma indiziaro », 1979), in *Mythes, emblèmes, traces. Mythologie et histoire*, trad. revue par Martin Rueff à partir de la trad. de M. Aymard, C. Paolini, E. Bonan et M. Sancini-Vignet, Lagrasse, Verdier, « Poche », 1989, p. 291.
56. *Ibid.*, p. 243. Pour Ginzburg, les premières narrations seraient nées de cet art cynégétique de déchiffrer les traces.
57. On citera notamment Jean Rousset (*Forme et signification. Essai sur les structures littéraires de Corneille à Claudel*, Paris, José Corti, 1962, p. 142) qui, reprenant une proposition formulée par Ramon Fernandez, est le premier à vouloir lire la *Recherche* comme un roman policier.
58. Marcel Proust, *Du Côté de chez Swann*, *op. cit.*, p. 191.
59. Voir notamment, dans *La Prisonnière* (*op. cit.*, p. 125 et sq.), le passage où le narrateur fait suivre Albertine par son chauffeur.
60. *Ibid.*, p. 82.
61. Voir notamment la scène où Swann tente de lire par transparence la lettre de Forcheville ou celle où il espionne Odette à travers sa fenêtre éclairée. *Du Côté de chez Swann*, *op. cit.*, p. 381-395.
62. Marcel Proust, *Sodome et Gomorrhe*, *op. cit.*, p. 244-245. Pour le narrateur, les Gomorrhéennes répandent autour d'elles « une sorte de traînée phosphorescente », des « signes astraux » qui agissent comme autant de signes de ralliement et leur permettent de se reconnaître et de rassembler les différents membres de la cité détruite. Voir aussi *La Prisonnière*, *op. cit.*, p. 337.
63. Marcel Proust, *Sodome et Gomorrhe*, *op. cit.*, p. 19. Pour le narrateur, les sodomites se reconnaissent grâce à des « signes naturels ou de conventions, involontaires ou voulus » (p. 19).
64. Dans son *Dictionnaire historique de la langue française* (Paris, Le Robert, 2019, p. 823), Alain Rey émet l'hypothèse que le mot « complot » serait formé de la préposition latine *cum* et du verbe *peloter*, c'est-à-dire mettre ensemble de petits bouts de corde pour fabriquer une pelote, unir des éléments disjoints pour fabriquer une unité cohérente.
65. Luc Boltanski, *Énigmes et complots. Une enquête à propos d'enquêtes*, Paris, Gallimard, « NRF Essais », 2012. Pour montrer la parenté entre le roman policier et l'attitude du paranoïaque, Luc Boltanski se réfère au psychiatre allemand Emil Kraepelin pour qui la paranoïa résulte d'une enquête qui se prolonge au-delà du raisonnable.

semble trop conséquent pour que cela ne finisse pas par éveiller en retour les soupçons. Au dossier instruit par le narrateur se superpose alors celui instruit par le lecteur, qui se demande si l'enquêteur lui ment – c'est la proposition d'Antoine Compagnon⁶⁶ –, s'il est incompetent – c'est la proposition d'Alain Schaffner⁶⁷ – ou s'il est fou à lier. Il ne lui reste plus dès lors qu'à mettre ses pas dans ceux du chasseur des temps primitifs pour (tenter de) s'orienter au sein d'un texte dont Anne Simon souligne qu'il fonctionne comme une véritable nébuleuse⁶⁸, formant une sorte de réseau, une pelote, guère différente de celle des gomorrhéennes, où les indices semés ne prennent sens que plus tard, ou jamais – dans le cas d'Albertine.

Du roman du complot à la société des conspirateurs : l'ère du soupçon

Mais les soupçons du narrateur pourraient tout aussi bien être justifiés. Au-delà du fantasme, le complot semble, dans *La Recherche*, relever de pratiques sociales qui lui rendent une certaine réalité, celle d'une société atomisée en « petits clans⁶⁹ », en « petits noyaux⁷⁰ », en petites « tribus⁷¹ » qui fonctionnent comme autant de sociétés parallèles. Ainsi, le café où le narrateur retrouve Saint-Loup dans *Le Côté de Guermantes* est divisé en deux « petites coteries » : d'un côté Bloch et ses amis qui aiment à se retrouver là après avoir assisté aux audiences du procès Zola, de l'autre de jeunes nobles qui conspirent contre Dreyfus et ses partisans⁷². Derrière les langages codés qui permettent aux sodomites et aux gomorrhéennes de reconnaître les membres dispersés de leurs réseaux, mais aussi à la femme du notaire de Balbec d'identifier instinctivement, dans les allures de gentilhomme campagnard de M. de Cambremer, les « signes maçonniques de son propre cléricisme⁷³ », se révèlent alors des logiques d'entre-soi. Le complotisme pourrait bien dès lors se révéler n'être rien d'autre qu'une forme de snobisme. De ce point de vue, le motif du complot fictif sert tour à tour à lier ceux qui croient à la culpabilité de Dreyfus et, dans l'autre camp, à souder ceux

66. Antoine Compagnon, « Le narrateur en procès », in *Marcel Proust 2. Nouvelles directions de la recherche proustienne*, t. 1., Bernard Brun (dir.), Paris/Caen, Minard, « Lettres modernes », 2000, p. 309-334, ici p. 309.

67. Alain Schaffner, « Qui a tué la petite madeleine ? À la recherche du temps perdu et le roman policier », *La Licorne*, « Formes policières du roman contemporain », Denis Mellier et Gilles Menegaldo (dir.), 1998, p. 17-34, ici p. 22.

68. Anne Simon, *Proust ou le réel retrouvé*, op. cit., p. 250.

69. Marcel Proust, *Sodome et Gomorrhe*, op. cit., p. 141. Au « petit clan » dreyfusard des Verdurin s'oppose celui antidreyfusard d'Odette.

70. Marcel Proust, *Du Côté de chez Swann*, op. cit., p. 279. L'expression sert à désigner ici le salon des Verdurin.

71. Marcel Proust, *À l'ombre des jeunes filles en fleurs*, op. cit. Ce terme, aux connotations antisémites, sert autant à désigner les Juifs de Balbec (p. 465) que la « petite tribu » des jeunes filles en fleurs (p. 359, p. 366) ou bien encore la « tribu » d'Odette (p. 86).

72. Marcel Proust, *Le Côté de Guermantes*, op. cit., p. 388.

73. Marcel Proust, *À l'ombre des jeunes filles en fleurs*, op. cit., p. 251.

qui, comme Swann, pensent que les antidreyfusards « ont des appuis partout⁷⁴ » et que l’Affaire n’est rien d’autre qu’une vaste machination antisémite. Il s’agit ainsi de signer son appartenance à la « confrérie », autrement dit d’« en être » selon une antienne proustienne riche en doubles sens et en quiproquos⁷⁵.

Comme toute société secrète⁷⁶, ces confréries reposent d’ailleurs sur des mécanismes d’exclusion, censés renforcer la cohésion du noyau comme lorsque Swann est expulsé du salon des Verdurin⁷⁷ ou que Bloch est exclu du salon de Mme de Villeparisis, où l’on ne parle de l’affaire Dreyfus qu’« entre Japhétiques⁷⁸ », c’est-à-dire entre membres de la race blanche. La civilisation des salons laisse alors entrevoir des mécanismes beaucoup plus primitifs, ceux-là mêmes qui chez Proust sont à l’origine des fantasmes conspirationnistes et des haines collectives qu’ils servent à légitimer. C’est ce genre de haine qui se manifeste lorsque Rachel décide d’exécuter symboliquement une actrice rivale avec la complicité d’amis « aposté[s] » dans la salle et de spectateurs « spécialement recrutés pour cela⁷⁹ ». Par une sorte d’instinct d’imitation, d’autres comédiennes qui n’avaient pas été prévenues se joignent alors au « complot », huant la débutante comme une meute partie en chasse. Cette violence mimétique s’exerce également à l’encontre de Charlus, désigné par les Verdurin comme la bête « immonde » à abattre⁸⁰, de même que Swann l’avait été en son temps⁸¹. Plus qu’à quelque réflexe antisémite ou homophobe, les Verdurin semblent alors répondre au même instinct obscur que celui qui anime Rachel et ses comparses quand elles huent la jeune comédienne.

Ces mécanismes d’exclusion trouvent leur corollaire dans un effort de distinction qui vise à établir une séparation stricte entre les membres de la « confrérie » et le reste de la société. Pour Georg Simmel⁸², les sociétés secrètes aiment à se parer des attributs du pouvoir aristocratique, auxquels la clandestinité participe pleinement. Dans cette perspective, la petite coterie qui se constitue autour du prince de Foix forme chez Proust une sorte de rempart contre les forces nivelantes de la démocratie, en tentant de préserver un idéal de vie aristocratique alors déclinant, tandis que le petit noyau

74. Marcel Proust, *Sodome et Gomorrhe*, *op. cit.*, p. 112.

75. *Ibid.* L’expression « en être » ou « être de la confrérie » qui initialement signifie être homosexuel est employée par les Verdurin au sens d’« appartenir à une coterie » (p. 301, p. 325, p. 332, p. 359, p. 425, p. 432, p. 438). Il sert aussi à désigner la race juive (voir l’emploi qu’en fait Cottard p. 426), alimentant le rapprochement établi par le narrateur entre Jérusalem et Sion.

76. Voir à ce sujet l’étude de Georg Simmel, « Le secret et la société secrète », *art. cit.*, p. 399.

77. Marcel Proust, *Du Côté de chez Swann*, *op. cit.*, p. 355. Swann est alors accusé de menacer la cohésion du petit noyau.

78. Marcel Proust, *Le Côté de Guermantes*, *op. cit.*, p. 238. De même, Bloch se voit exclu de la « petite tribu » des jeunes filles, insensibles à « tout ce qui n’était pas elle » (*À l’ombre des jeunes filles*, *op. cit.*, p. 443).

79. Marcel Proust, *Le Côté de Guermantes*, *op. cit.*, p. 165.

80. Marcel Proust, *La Prisonnière*, *op. cit.*, p. 268.

81. Marcel Proust, *Du Côté de chez Swann* (1913), Paris, Gallimard, « Folio », 1988, p. 399. Swann est traité de « sale bête ».

82. Georg Simmel, « Le secret et la société secrète », *art. cit.*, p. 395.

des Verdurin s'efforce d'en singer les manières. Dans *La Recherche* en effet, c'est le secret qui non seulement affine mais en plus distingue et donne l'impression de figurer au rang des élus⁸³. On comprend mieux de ce point de vue la fierté d'Aimé le maître d'hôtel lorsqu'il s'enorgueillit d'avoir été mis dans la confiance par un « monsieur très lié dans l'état-major », et apparemment très renseigné sur l'affaire Dreyfus, qui lui a appris que l'« on saura tout [...] pas cette année mais l'année prochaine⁸⁴ ». On comprend mieux également la joie du narrateur lorsque, initié par Saint-Loup qui place sur ses épaules non pas une cape mais le manteau de vigogne du prince de Foix⁸⁵, il pénètre dans l'espace du café réservé aux aristocrates. Ce sentiment d'élection est largement partagé par les « fidèles » qui fréquentent et adhèrent aux « *Credos* » de « la petite église » Verdurin⁸⁶, tous bien persuadés d'être porteurs d'un « signe d'élection » les différenciant du « *pecus*⁸⁷ ».

Figurer au rang des élus, se distinguer du troupeau, qui lui n'entend rien à ce genre de choses, c'est précisément le pacte que Charlus semble proposer au narrateur lorsque, après l'avoir renvoyé à ses origines petites-bourgeoises, il offre de l'initier au « dessous de la politique européenne » en ouvrant pour lui le « dossier secret et inestimable de l'inversion⁸⁸ ». Pour ce faire, le narrateur doit consentir à des « sacrifice[s]⁸⁹ » et se soumettre à une série d'épreuves qui doivent « séparer le bon grain de l'ivraie⁹⁰ ». Une fois le rituel accompli, celui-ci a désormais le sentiment d'être un *happy few*, capable de lire entre les lignes et de percer à jour les secrets de la haute politique, quand le public prend tout à la lettre⁹¹. Ce sentiment peut aussi faire songer à celui qu'éprouve le lecteur de *La Recherche*, œuvre « qui vous distingue » selon les termes de Jacques Dubois⁹² – d'autant plus quand elle donne l'impression de pénétrer les arcanes d'un mystérieux complot, dont la circonférence est partout et le centre nulle part, à l'image d'Albertine.

Derrière cette logique de distinction perce un fantasme de toute-puissance qui fait surgir le spectre d'une forme de totalitarisme – d'ordre cognitif, du moins – dont Hannah Arendt a montré les points de convergence avec le fonctionnement des sociétés secrètes⁹³. En proposant au narrateur de l'initier aux secrets de l'inversion mais

83. *Ibid.*, p. 368. Pour Simmel « le secret place la personne dans une situation sociale d'exception, il agit comme un charme dont la détermination est purement sociale ».

84. Marcel Proust, *À l'ombre des jeunes filles en fleurs*, *op. cit.*, p. 372.

85. Marcel Proust, *Le Côté de Guermantes*, *op. cit.*, p. 498.

86. Marcel Proust, *Du Côté de chez Swann*, *op. cit.*, p. 479.

87. Marcel Proust, *Sodome et Gomorrhe*, *op. cit.*, p. 259-260.

88. Marcel Proust, *Le Côté de Guermantes*, *op. cit.*, p. 277.

89. *Ibid.*, p. 283.

90. *Ibid.*, p. 538.

91. *Ibid.*, p. 459.

92. Jacques Dubois, *Pour Albertine. Proust et le sens du social*, Paris, Seuil, 1997, p. 19.

93. Hannah Arendt, *Le Système totalitaire. Les origines du totalitarisme (The Origins of Totalitarianism, 1951)*, trad. révisée par Hélène Frappat à partir de la trad. de J.-L. Bourget, R. Davreu et P. Lévy, Paris,

aussi du grand monde, Charlus se pose de fait en despote, omnipotent et omniscient, puisqu'il prétend tout connaître, y compris le passé et l'avenir. Il entend régner en maître non seulement sur les salons⁹⁴ – où il dispose de tout un réseau d'indicateurs pour l'informer de ce qu'il s'y passe⁹⁵ – mais aussi sur la confrérie des invertis, comme le découvre le narrateur lorsqu'il pénètre dans l'hôtel tenu par Jupien dans *Le Temps retrouvé*. Sur ce haut lieu de la clandestinité règne en effet un chef d'autant plus puissant qu'il reste insaisissable, un chef que, selon les termes de Simmel, « on ne peut voir nulle part, mais imaginer partout⁹⁶ » – Charlus, en l'occurrence, qui, selon un mécanisme également propre au régime totalitaire⁹⁷ a délégué son pouvoir à Jupien *via* un gérant⁹⁸.

Dans *La Recherche*, la dimension totalitaire de l'exercice du pouvoir est aussi figurée par l'emprise que Mme Verdurin exerce sur son salon, comparé à une dictature par René Girard⁹⁹. « La Patronne » exerce en effet une véritable « tyrannie¹⁰⁰ » sur ses « fidèles » desquels elle exige une totale transparence et surtout une absolue fidélité. Si Swann est exclu, condamné en quelque sorte pour haute trahison, c'est précisément parce qu'il est accusé de se soustraire à l'autorité du pouvoir central, d'« affaiblir le principe d'autorité¹⁰¹ » en fréquentant d'autres cercles, plus aristocratiques, et pire encore en conservant un « espace réservé, impénétrable »¹⁰² auquel la « Présidente » n'a pas accès. Cette exigence révèle une paranoïa propre aux États policiers où les traîtres sont partout¹⁰³. Avec ses sbires – au premier rang desquels figure son mari – chargés de prendre « quelques mouches innocentes » en faute, Mme Verdurin se trouve ainsi au centre d'une véritable toile qui rappelle tout autant celle de l'araignée, à laquelle elle est comparée¹⁰⁴, que celle dont sont tissées les sociétés secrètes¹⁰⁵.

Points, « Points Essais », 2002, p. 146. Comme les sociétés secrètes, les sociétés totalitaires reposent pour Hannah Arendt sur une hiérarchie stricte où l'on distingue différents niveaux d'initiation.

94. « On n'entre dans ces salons-là que par moi », affirme le baron dans *Sodome et Gomorrhe*, *op. cit.*, p. 40. Il est alors furieux contre le narrateur qui en ne « suivant pas la voie hiérarchique » pour assister à la soirée chez la princesse de Guermantes a commis un véritable crime de lèse-majesté envers celui qui prétend être son mentor.
95. Marcel Proust, *Le Côté de Guermantes*, *op. cit.*, p. 542.
96. Georg Simmel, « Le secret et la société secrète », *art. cit.*, p. 403.
97. Voir à ce sujet Hannah Arendt, *Le Système totalitaire*, *op. cit.*, p. 146.
98. Marcel Proust, *Le Temps retrouvé*, *op. cit.* Charlus a confié la gestion de la maison à Jupien *via* un « sous-ordre » (p. 124), ce dernier ayant lui-même fait appel à un gérant (p. 137).
99. René Girard, *Mensonge romantique et vérité romanesque*, Paris, Bernard Grasset, 1961, p. 233.
100. Marcel Proust, *Sodome et Gomorrhe*, *op. cit.*, p. 363.
101. Marcel Proust, *La Prisonnière*, *op. cit.*, p. 233.
102. Marcel Proust, *Du Côté de chez Swann*, *op. cit.*, p. 355-356.
103. Voir à ce sujet l'article de Manès Sperber, « La conception policière de l'histoire » (1954), in *Le Talon d'Achille : essais*, Paris, Calmann Lévy, « Liberté de l'Esprit », 1957, p. 75-103.
104. Marcel Proust, *La Prisonnière*, *op. cit.*, p. 218.
105. Sur les sociétés secrètes et l'imaginaire de la toile voir Julien Schuh, « L'émergence de la notion de société secrète dans la presse du XIX^e siècle », in *L'Imaginaire des sociétés secrètes dans la littérature du XIX^e siècle*, Nicolas Aude et Marie-Agathe Tilliette (dir.) ; actes de la journée d'étude organisée dans le cadre de la Société des Études Romantiques et Dix-neuviémistes / SERD, Paris, Bibliothèque de l'Arsenal, 28 février 2020), parus en mai 2021 sur le site de la SERD [En ligne] URL : <https://serd.hypotheses.org/files/2021/05/3.-Julien-Schuh.pdf>, ici p. 5-6.

Au-delà du « noyau » Verdurin, c'est l'ensemble de la société proustienne qui semble obéir à ce régime, chacun disposant – à l'instar de tante Léonie et de son réseau d'informateurs, qui du fond de sa « guérite mentale » lui permet d'être au courant de tout ce qui se passe à Combray¹⁰⁶ – d'une « petite police particulière¹⁰⁷ » pour le renseigner sur ce qui se passe chez le voisin. Ce régime policier s'exerce encore plus à plein dans le domaine amoureux, comme le montre le dispositif de surveillance mis en place par le narrateur pour espionner Albertine, qui repose sur les mêmes techniques que Charlus avec Morel¹⁰⁸. Le délire paranoïaque du narrateur semble bien alors s'alimenter au même fantasme d'omniscience que celui du baron, pour faire de lui un véritable tyran, bien qu'il ne se reconnaisse pas comme tel.

Le complot dans *La Recherche* est d'abord porté par tout un imaginaire social qui érige le traître, le Prussien ou l'inverti en traître, en ennemi absolu, faisant de lui un réprouvé – ou un élu, selon le point de vue où l'on se place. Il témoigne de la persistance au cœur de la civilisation des salons d'une pensée archaïque qui ressort moins de la raison que de pulsions mimétiques. À travers la nébuleuse fantasmagorique et la rhétorique paranoïaque qui sont les siennes se joue en effet un certain nombre d'interactions sociales qui transforment les complotistes en conspirateurs, soudés autour d'un bouc émissaire qui leur donne l'impression d'« en être ». Derrière ces interactions pointe un fantasme d'omniscience qui pourrait bien transformer les élus en véritables tyrans – des autres, mais aussi d'eux-mêmes, enfermés qu'ils sont dans leur « guérite mentale » où tout le monde devient plus ou moins suspect. Mais dans *La Recherche* le motif du complot sert aussi de combustible à une fiction qui se lit comme un gigantesque récit de détection, aux allures pour le moins paranoïaques. Il nourrit une poétique soupçonneuse où les doutes du narrateur sont relayés par ceux du lecteur-chasseur de traces, afin de reconstituer le fil d'un récit où les coupables sont nombreux et les indices assez maigres. Loin de rendre le monde à sa lisibilité, le complot imaginé par Proust et son narrateur contribuent ainsi à brouiller encore davantage la représentation d'un devenir sociohistorique dont *La Recherche*, de tome en tome, souligne de plus en plus l'illisibilité.

106. Sur le réseau d'informateurs de la tante Léonie, parmi lesquels on trouve Eulalie et Françoise, celles-là mêmes qu'elle soupçonne de comploter contre elle, voir l'article d'Anne Simon, « Méconnaissance de Proust (Foucault) » in *Proust et les moyens de la connaissance*, Annick Bouillaguet (dir.), Strasbourg, Presses universitaires de Strasbourg, « Formes et savoirs », 2009, p. 117-126. Simon évoque le « totalitarisme cognitif et psychique » de la tante Léonie, qu'elle compare à la « tour de Bentham ».

107. Marcel Proust, *À l'ombre des jeunes filles en fleurs*, *op. cit.*, p. 176.

108. Marcel Proust, *La Prisonnière*, *op. cit.*, p. 206. Charlus fait espionner Morel par une agence policière.